

La statue de ND de Boulogne traverse la Vilaine,
venant de la poche de St Nazaire

Le 3 août 1944, la statue de la Vierge arrive de la Loire-Inférieure à Férel. Elle était donc prisonnière dans la poche de Saint-Nazaire. Comment franchir la Vilaine et gagner le pays libéré ?

Les préparatifs de la traversée.

Le 8 août, Notre-Dame est à Saint-Cry, où le R.P. Clairet, Rédemptoriste, décide de tenter l'aventure et de passer à Cran. Mais juste à ce moment, les bateaux de ce passage sont coulés à coups de grenades. Le problème se complique.

Cependant, près de Théhillac, le 9 août, Joseph et Louis, routiers du convoi, découvrent une petite barque dans les roseaux. Joseph y monte et gagne l'autre rive espérant s'y procurer un bateau plus grand. Il y rencontre Emile-Pierre Pondard, jeune séminariste, qui trouve le bateau voulu. Le recteur de Rieux est alerté et l'on décide de tenter le passage le lendemain soir, à onze heures. Mais le sergent parachutiste Guillaume, rescapé du combat de Saint-Marcel, conseille de traverser plutôt à onze heures du matin, heure de la marée, et il promet l'intervention de ses maquisards si les Allemands s'en prennent à la statue.

Au matin du 10 août, Emile-Pierre Pondard et son cousin, l'abbé Emile-Joseph Pondard, obtiennent d'Emile Mary et de Paul Lelièvre qu'ils prêtent leur chaland, *le Marie-Rose*, soigneusement camouflé par eux, afin de faire passer la Vilaine à Notre-Dame de Boulogne. Ensemble ils choisissent comme lieu le plus favorable à l'opération, le Pont de l'Isac, à un kilomètre en amont de Cran, où la Vilaine dessine un coude presque à angle droit. L'heure fixée pour le passage est 11 heures le lendemain.

Et l'abbé E.-P. Pondard retourne sur la rive gauche transmettre ces décisions au convoi et faire les signaux convenus.

La nuit du 10 au 11 août, la Vierge du Grand Retour est stationnée dans l'église de Saint-Cry, entourée de fidèles qui la vénèrent et la prient de tout leur cœur.

Vers la Vilaine. (R. P. Clairet)

« Voici le 11 août. Un soleil radieux, un soleil de victoire ! Brume sur la vallée. Joseph me dit : Ce serait parfait pour passer. Vous verrez qu'à 11 heures la brume aura disparu ; la Vierge veut traverser au grand jour. Je célèbre la messe pour le Grand Retour ; j'en sens le besoin. Je donnerais cher pour que cette journée qui, maintenant, me laisse les plus doux souvenirs, fût passée.

7 h. 45. La Vierge est sur la route. On marche bon train. La prière est intense. On sent que l'heure est grave. Presque toutes les dizaines de chapelet sont récitées les bras en croix. A 9 h. et demie, nous approchons de Théhillac. Soudain un jeune garçon m'aborde et me glisse à l'oreille : le chef m'envoie vous dire qu'il ne faut pas essayer de passer ; les Allemands sont tout le long de la Vilaine. Je tâche de faire bonne figure ; cependant quelle angoisse ! ... Je fais part de mes craintes à mes compagnons.

Le R. P. Tanguy est désolé, lui qui a dit à la foule : Vous verrez qu'on passera, à la nage, s'il le faut ! Il redit sa confiance, Le R. P. Boisson se tait. En attendant, on prie avec plus de ferveur.

Un calvaire, une bifurcation vers l'église et vers la Vilaine, je fais stopper. Nous attendons un signe de la Vierge pour choisir. Qu'il fait bon, en ces instants pénibles, de se reposer sur le cœur de la Sainte Vierge ! Le signe, le voici. Joseph accourt avec l'abbé Pondard, M. le Recteur de Théhillac, dit-il, a franchi la Vilaine ce matin ; la Résistance vient de passer. Pas de réactions des Allemands. Alors passons, nous aussi, la Vierge le veut ! Sans hésitation, la décision est prise : la Vierge a fait signe ; marchons ! ».

Pendant ce temps, du côté de Rieux, on s'impatiait. « A dix heures, raconte l'abbé E.J. Pondard, je suis sur le bord de la Vilaine, couché à plat ventre, fixant avec des jumelles le moulin à vent d'en

face, à 2 km, d'où doivent partir les signaux qui décideront la mise à l'eau de notre bateau. Cinq minutes passent. Aucun signe. Je rampe cinquante mètres plus loin et j'attends, anxieux. Rien encore !... J'observe encore dix bonnes minutes. Réellement, c'est désespérant !... Les Allemands auraient-ils eu vent de l'affaire ?... C'est que la Vilaine est à son plein d'eau : dans quelques instants, on ne pourra plus partir...

Mais ce n'est pas le moment de se livrer à des pensées défaitistes... Aussi bien, on vient, sur la rive gauche, d'agiter un drapeau blanc devant le moulin : c'est le signe convenu avec les rameurs de Rieux... ».

En effet, au convoi formé à Saint-Cry, on entonne le cantique si poignant : *J'irai la voir un jour*. Puis un dernier et fervent *Je vous salue, Marie*, à genoux et les bras en croix, pendant que des larmes coulent de bien des yeux. Et les missionnaires avec les six routiers s'éloignent d'un pas rapide, entraînant le char de la Vierge.

Au signal donné par le drapeau blanc, on s'est empressé, du côté de Rieux, d'atteler deux grands bœufs pour sortir le *Marie-Rose* de sa cachette et le traîner jusqu'à l'étier près de la Vilaine. L'abbé E.J. Pondard et Paul Lelievre s'embarquent. « Et maintenant, raconte l'abbé, à la grâce de Dieu ! Nous souquons dur sur les avirons, car nous avons une distance d'un kilomètre pour gagner le Pont de l'Isac. Nous naviguons près du bord où le courant est moins fort et où les roseaux nous cachent. Les premiers cent mètres parcourus, je laisse Paul ramer tout seul. Je me couche à l'avant du bateau et j'observe avec mes jumelles.

Tiens ! Qu'est-ce que c'est ? Une barque qui vient vers nous. Je ne vois que l'avant ; elle frôle les roseaux ; enfonçons-nous vers le bord. L'embarcation approche. A notre vue, elle fait un écart. C'est le recteur de Théhillac, M. Dayon, qui est à l'avant et le rameur est un gars de Cran.

N'allez pas plus loin, nous dit le recteur, vous allez vous faire tuer, les Boches sont à Cran. — Mais nous allons chercher Notre-Dame de Boulogne, — C'est inutile, ils ne veulent pas la laisser passer et je vais

l'annoncer à Rieux — Qui vous a chargé de cela ? — Personne, mais je crois...

Je ne l'écoute déjà plus ; le moment n'est pas aux explications, il s'agit d'aller jusqu'au bout ».

Et là-bas, sur la rive gauche, le char de la Vierge descendait rapidement, suivi de plusieurs jeunes gens de Saint-Dolay, pendant que, dans les douves et sous les meules de foin, les maquisards faisaient bonne garde, prêts à défendre la Vierge et ses passeurs.

Avec joie les rameurs de Rieux aperçoivent le convoi qui descend vers la Vilaine. « Tiens, Paul, dit l'abbé Pondard en frappant sur l'épaule de son compagnon, regarde, la voilà, c'est la Vierge ! ». Et, prenant une rame, il aide Paul à filer vers le lieu choisi.

Tout à coup, les deux rameurs sursautent et cessent de ramer ; près d'eux a surgi un homme en kaki, tenant une carabine américaine. — « N'ayez pas peur, leur dit-il, mais dépêchez-vous, c'est très dangereux ; faites vite, vite, je suis le sergent parachutiste Guillaume. Nous vous gardons, mais encore une fois, faites vite. Vous, le curé, traversez seul la rivière dans votre grande barque ; l'autre restera avec moi et, quand vous serez de l'autre côté, nous partirons d'ici en yole.

C'est ce qui se fait, continue l'abbé Pondard. Je suis maintenant seul sur l'eau. Il va falloir traverser les cinquante mètres qui me séparent du bord. Je souque ferme. Là-bas, c'est Cran. La lucarne d'un grenier est ouverte ; un allemand m'observe peut-être et je suis en plein dans le champ de tir : Notre-Dame de Boulogne, protégez-moi, c'est pour vous !

Et je rame en regardant le char qui s'approche, lui aussi. Encore dix mètres avant d'aborder. Un violent coup de rames, et j'arrive brusquement au bord. Les roseaux vont nous cacher pendant l'opération ; tant mieux !

Quelle chance ! L'extrémité du chaland est au même niveau que le pré, ça ira tout seul. Et dire que si j'avais hésité au départ, l'embarquement n'aurait pas été possible ; un quart d'heure plus tard, la marée

descendait, et c'eût été l'envasement ou la dérive par le courant trop fort.

Le char est arrivé ; j'enfonce une rame dans la vase pour retenir le bateau. Tout est prêt. Le R. P. Tanguy dirige la manœuvre.

L'embarquement dure cinq minutes. Et maintenant, en avant pour le retour ! ».

La traversée de la Vilaine. — « Ce retour s'avère difficile, car il faut lutter contre le reflux, note l'abbé Pondard. Pour comble de malheur, voilà un tolet qui cède, puis casse complètement, accident qui rend la rame inutilisable. Et la marée qui, en descendant, nous entraîne vers Cran !... Alors je prends le tolet à pleines mains et, tout en le maintenant, j'appuie sur la rame afin qu'elle ne se soulève pas en frappant l'eau. Mais, à chaque fois que l'aviron s'enfonce dans l'eau vaseuse, il m'écrase les doigts. Déjà j'ai l'index en sang. Est-ce que je tiendrai ? On verra bien. Traversons toujours. Et avec l'aide de Paul, monté avec moi, nous passons l'endroit dangereux ; tout a bien marché. Sur la rivière, vraie nappe d'huile, lentement notre bateau avance le long des roseaux. Ma soutane, maculée de cette vase grise, caractéristique de la Vilaine, fait contraste avec la blancheur de la Vierge.

Nous avons pris la résolution de ne pas chanter, de crainte d'attirer l'attention des Allemands. Mais ce fut plus fort que nous. Quand nous avons vu la Vierge au milieu des flots, si belle et si calme, même en plein danger, nous avons entonné : Vierge, notre espérance, et j'avoue que je n'ai jamais chanté ce cantique avec autant de cœur. Toujours je garderai le souvenir de ces minutes enivrantes où nous sentions Notre-Dame si proche de nous. Des gars de Rieux, venus pour nous aider au besoin, longeaient la berge, répondant au chapelet et chantant avec nous.

A onze heures et demie, nous accostons doucement au débarcadère. Et voici qu'accourent une cinquantaine de petits orphelins de la Bousselaie ; malgré le danger, ils veulent voir la Vierge de tout près et la saluer les premiers. Bon nombre d'autres personnes s'empressent également. C'est un enthousiasme délirant ! Nous, sommes en France libre : Vive

Notre-Dame !... Des bras se tendent pour tirer le char et, pendant qu'il monte péniblement les pentes du rivage par un chemin chaotique, on court prévenir les paroissiens restés en prière avec leur recteur dans l'église et aussitôt ils viennent à la rencontre de Notre-Dame. Ce fut, comme le dit le R.P. Clairret, une heure inoubliable. Vraiment, au Grand Retour, on se sent en plein surnaturel ».

Les premiers qui avaient tenu à traîner le char étaient les charretiers échappés de Saint-Joachim, puis ce furent d'anciens prisonniers. « A peu près tout le monde s'est mis à l'ouvrage et à la prière, écrit le recteur dans le Bulletin paroissial, mais les plus admirables depuis le commencement jusqu'à la fin furent les jeunes gens, alertés par le vicaire, M. Bouvier. Dès le 10, pour la préparation et la décoration ; le 11, pour le passage de Notre-Dame et l'abordage qui fut très dur. Il fallut entretenir la prière jour et nuit à l'église et après, sur la route de Bocquéreux aller et retour : les jeunes y pourvurent sans aucune défaillance, à peu près toujours pieds nus ».

Beau témoignage en faveur des Jacistes, de leur fondateur, M. Le Gal, et de leur directeur d'alors, M. Bouvier. Il était grand temps d'agir, car dès le soir même du passage de Notre-Dame, 3.000 Allemands occupaient la rive gauche de la Vilaine, à Théhillac et aux environs.

Cependant, la Vierge, libérée des Allemands, atteint Rieux par un chemin splendidement décoré et elle prend place à l'église sur un trône de fleurs et de lumières. Durant la nuit, presque tous les paroissiens viennent vénérer et prier Notre-Dame. Le lendemain, après les messes, elle partait pour Bocquéreux, où Béganne devait la recevoir. La route de Tréfin (6 km.) était vraiment transformée en voie triomphale, digne début de la tournée de la Vierge en Bretagne libérée (11-12 août 1944).

Transmis par Rémy TOUCHE